

trois des juges de la cour supérieure siégeant à Montréal, ce jugement peut n'être pas toujours bon, mais il est impossible de l'attaquer pour cause de partialité.

\* \*

Le marquis et la princesse sont, dit-on, enchantés de Québec et ne songent pas à regretter Ottawa. La princesse aurait même exprimé ses sentiments à cet égard en termes très-explicites.

Il est de fait que *Rideau Hall* est un véritable lieu d'exil pour elle. Cette triste sapinière ferait pauvre figure à côté des bois enchanteurs et du site admirable de *Spencer Wood*.

\* \*

L'hon. M. Masson, qui paraît entièrement rétabli et en meilleure santé que jamais, est à Ottawa depuis le commencement du mois, et suit les affaires de son département avec assiduité. L'hon. M. Baby est aussi à son poste. Les autres ministres sont dispersés, pour la plupart, depuis la session; quelques-uns vont et viennent. Sir John, Sir Charles et Sir Léonard partent pour l'Angleterre ces jours-ci.

\* \*

Mgr Fabre abandonne le palais épiscopal qu'il occupe maintenant et va tenir la cure de la ville de Saint-Henri, avec M. le chanoine Edmond Moreau et le Révd. M. Lussier. M. le vicaire-général Moreau et quelques autres chanoines resteront à l'évêché pour prendre soin des archives et tenir les bureaux d'affaires de la corporation épiscopale; mais ils pensionneront dans une communauté. Les autres chanoines seront nommés à des cures. Mgr Fabre s'impose ce sacrifice pour tirer l'évêché des embarras financiers où il se trouve maintenant.

\* \*

Le nom de M. Lesseps est plus que jamais dans toutes les bouches; son projet gigantesque de percer l'isthme de Panama est accepté, et il se prépare à l'exécuter aussitôt que possible. Il a annoncé que le premier coup de pioche serait donné le 1er janvier prochain.

Le coût d'exécution de ce travail stupéfiant dépassera un milliard ou mille millions de francs; le nombre d'années qui seront nécessaires pour le mener à bien sera de douze, et plus de dix mille travailleurs seront occupés à la fois sur ces chantiers, qui s'étendront sur une longueur totale de 73 kilomètres.

\* \*

La Chambre de Québec a été ouverte, jeudi dernier, par l'hon. M. Letellier. Comme le lieutenant-gouverneur avait été gravement indisposé les jours précédents, on disait qu'il ne pourrait lire le discours du Trône; on disait même qu'un administrateur avait été nommé. C'était vrai comme le reste. Le discours du Trône ne mentionne pas un grand nombre de mesures, mais il y est question de projets importants, tels que la jonction du chemin du Nord avec le Canada Central au moyen d'un pont sur l'Ottawa, près de Hull; de la location du chemin de fer à un syndicat d'hommes d'affaires; de certaines lois relatives à la colonisation et à l'instruction publique, etc.

Le gouvernement commence la session avec deux voix de majorité sans le vote de l'hon. M. Turcotte. Les élections de Chambly et de Verchères pourraient modifier la situation des partis; mais, dans le cas même où les conservateurs remporteraient ces deux élections, le gouvernement aurait encore la voix de l'orateur pour se maintenir.

Les deux partis réclament Chambly et Verchères. M. Brousseau ayant été élu aux dernières élections par six voix, et M. Martel par quatre, on peut, sans extravagance, réclamer des deux côtés la victoire.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Des scènes violentes ont eu lieu, la semaine dernière, dans la Chambre des députés. C'est M. Paul de Cassagnac qui les a provoquées. Ayant accusé M. Ferry d'avoir calomnié les ordres religieux et d'avoir falsifié des documents, et ayant refusé de rétracter ces accusations, un vote de censure fut proposé et il s'ensuivit une confusion extraordinaire. Un moment on crut que les députés allaient en venir aux mains. M. Gambetta, ne pouvant calmer la tempête, se couvrit et suspendit la séance pendant une heure. A la reprise de la séance, de Cassagnac fut exclu de la Chambre pour trois jours.

M. de Cassagnac, répondant au vote de la Chambre, a déclaré que le cabinet actuel était infâme.

M. Gambetta l'a menacé de poursuites. La séance a été de nouveau suspendue et la discussion a, en dernier lieu, été ajournée.

Le lendemain, M. Tirard eut une altercation avec Gambetta parce que celui-ci avait ordonné de ne pas insérer dans le rapport des débats de la Chambre les paroles que de Cassagnac avait prononcées. Gambetta a menacé d'offrir sa démission, mais il s'est trouvé satisfait lorsqu'il a vu que la Chambre approuvait sa conduite.

Le gouvernement et les Chambres ont décidé de transporter le siège du gouvernement à Paris. Les républicains modérés s'apercevront avant longtemps qu'ils ont commis une grande faute. C'est un point pour ceux qui prétendent que la république finira par une révolution qui la tuera.

Le correspondant parisien du *Standard*, décrivant les scènes qui ont eu lieu à la Chambre des députés, dit que beaucoup de membres de la droite se sont précipités vers le banc des ministres. M. d'Ariste, député bonapartiste des Basses-Pyrénées, a traité le ministre Tirard de lâche, et il y a eu une collision personnelle entre eux. Des coups ont aussi été échangés entre M. Rauline, député bonapartiste de la Manche, et M. J. David. M. de Cassagnac, après avoir été censuré par la Chambre, a déclaré que le gouvernement actuel est l'écume des lâches et des misérables.

## MORT DU PRINCE IMPÉRIAL

Les bonapartistes sont dans la désolation: le prince impérial, le fils de Napoléon III, a été tué par les Zoulous dans une reconnaissance qu'il faisait en compagnie de plusieurs officiers anglais. En Angleterre comme en France, on déplore cette mort prématurée, car on avait foi dans l'avenir de l'héritier des Napoléon. Il s'était distingué par sa bravoure et son intelligence dans la guerre contre les Zoulous. Son corps était couvert de dix-sept blessures. L'impératrice Eugénie est accablée de douleur. Le jeune prince n'avait que vingt-trois ans.

## CHOSSES ET AUTRES

Personne n'ignore, dit un journaliste, que les trois êtres les plus féroces de la création sont: une femme au bal qui ne trouve point de danseur; un orateur qui ne peut prononcer un discours préparé; un écrivain qui ne peut publier ce qu'il a écrit en vue du public.

Nous sommes heureux de recommander au public l'hôtel Rivard, situé au No. 20 de la rue Bonsecours. M. Rivard est si avantageusement connu, qu'il est inutile de faire son éloge comme hôtelier. Les maisons qu'il a tenues ont toujours joui d'une grande popularité, et celle qu'il a ouverte depuis un an sur la rue Bonsecours est fort considérée.

On se demande comment, pour une piastre par jour, il peut fournir à ses nombreuses pratiques une aussi bonne pension. L'hôtel Rivard est situé dans une excellente localité, à quelques pas du marché et du fleuve, et près du palais de

justice; d'excellentes remises et écuries y sont attachées.

M. Rivard y a fait récemment d'importantes améliorations.

Jusqu'ici, on aurait attribué au céleri des propriétés légèrement irritantes; mais on ignorait que cette plante potagère constituait un médicament efficace contre le rhumatisme et la goutte.

C'est, paraît-il, la vérité, s'il faut en croire la communication faite au *New-York Times* et que nous lui empruntons:

On a fait chaque jour de nouvelles découvertes sur les propriétés bienfaisantes et salutaires des plantes.

Une des plus récentes est la guérison complète des rhumatismes, obtenue en mangeant du céleri en abondance. L'habitude de manger ce légume cru a empêché jusqu'ici d'en expérimenter les qualités thérapeutiques.

Il faut le couper en morceaux, le faire bouillir jusqu'à ce qu'il soit devenu mou, et boire alors l'eau dans laquelle il a bouilli.—Il faut prendre, en outre, du lait, avec un peu de farine et de la noix muscade, mettre le tout dans une casserole avec le céleri bouilli et des tranches de pain, et le manger, si l'on veut, avec des pommes de terre. Toute affection rhumatismale disparaîtra par l'usage de ces mets.

Telle est la déclaration d'un médecin anglais, qui a renouvelé plusieurs fois l'expérience, et toujours avec d'excellents résultats.

La statistique n'est pas toujours amusante. Elle présente cependant quelque intérêt lorsqu'il s'agit de la vie humaine; et, dans une ville comme Londres, il n'est pas mauvais de connaître les dangers auxquels on est exposé dans les rues. Le chiffre des accidents causés par les voitures est formidable; on en compte 3,253 du 1er janvier 1878 au 1er janvier 1879, soit une moyenne de 9 ou 10 par jour. Le nombre des blessés est de 3,342 personnes, 1,708 hommes, 530 femmes, 984 enfants. Il y a eu 157 cas de mort, presque un tous les deux jours, et il faut attribuer aux voitures légères la plus grande partie de ces accidents. Les voitures légères sont celles des bouchers, des poissonniers, et même celles de la poste, qui, toujours menées grand train par de jeunes cochers, presque des enfants, sont les plus redoutables; une bonne note aux omnibus et aux cabs qui ménagent la vie des passants et auxquels, relativement à leur nombre, il ne faut attribuer qu'une quantité restreinte de malheurs.

Dimanche soir, la rue des Commissaires a été témoin d'une scène épouvantable. Comme tout le monde le sait, C. McKiernan, surnommé *Joe Beef*, tient constamment plusieurs ours noirs dans sa cave. Dimanche soir, un des enfants de *Joe Beef* passait tranquillement près de l'escalier qui conduit à l'endroit où sont enfermés ces animaux. La trappe qui ferme l'entrée de cet antre se trouvait par hasard ouverte, et le malheureux enfant en essayant de franchir l'ouverture tomba au milieu des ours, qui s'apprêtèrent aussitôt à le dévorer. Les cris de l'enfant attirèrent l'attention d'un des employés de la maison, qui descendit précipitamment dans la cave afin de sauver l'enfant.

*Joe Beef* arriva quelques instants après et bondit sur l'ours qui menaçait de dévorer son fils. Il lui arracha l'enfant et le jeta dans les bras du domestique, en ordonnant à ce dernier de sortir immédiatement. *Joe Beef* eut alors un combat terrible à soutenir contre les quatre ours qui s'étaient jetés sur lui. L'issue menaçait d'être fatale, lorsqu'avisant une brique qui se trouvait à ses pieds, *Joe Beef* la saisit et en asséna un coup terrible sur la tête d'un des ours qui battit en retraite. Les autres suivirent bientôt l'exemple de leur compagnon, et l'homme réussit à sortir de la cave.

Il a été sérieusement blessé par les coups de griffes d'un des ours. Cependant, son état ne présente aucun danger.

Une anecdote dont M. Emile Ollivier a été le héros et qui nous revient en mémoire, à propos de la prochaine réception de M. Henri Martin, à qui l'ex-ministre de la fin de l'empire est chargé de répondre.

C'était en 1867 ou 1868. M. E. Ollivier, se présentant à la députation de Paris, se rendit à une réunion électorale, qui avait lieu au théâtre du Châtelet.

L'auditoire lui était hostile à ce point que, pendant plus d'une heure, dès qu'il ouvrait la bouche, c'était un vacarme, des cris, des vociférations tels qu'il n'avait pas pu faire entendre un seul mot.

Haletant, épuisé, il semblait vaincu et résigné à sa défaite, quand, tout à coup, s'emparant d'un de ces courts moments de silence qui se font dans les assemblées, à la suite des longues tempêtes, et sentant qu'il aurait le temps de se faire entendre, pourvu que la phrase fût brève et décisive, il s'élança vers la rampe, la poitrine en avant; et, avec un geste plein d'autorité et de dédain:

—Messieurs, s'écrie-t-il d'une voix tonnante, si vous refusez de m'entendre, c'est que vous avez peur de ma parole, et ce sera mon plus beau triomphe oratoire!

C'était déjà bien joli, n'est-ce pas, d'avoir trouvé cela. Mais, sentant bien que l'auditoire allait bondir de nouveau sous l'attaque; ayant la rapide intuition que la tendance d'un public hostile est de couvrir la voix qui s'élève et qui tonne, tandis que son instinct naturel est de prêter toute son attention à une parole à peine distincte:

—Messieurs, poursuit-il à voix basse et d'un ton mystérieux, permettez-moi de vous dire un apologue.

Et chacun de se pencher pour l'entendre, en se faisant de ses mains une espèce de cornet acoustique.

Nous connaissons des orateurs qui ont eu, à l'occasion, un trait de génie de ce genre; nous n'en connaissons pas qui en aient eu deux comme ceux-là, séance tenante et à point nommé.

Un jour, dit Louis Blanc, je me trouvais à Versailles, avant l'heure de la séance. Un huissier me prévint que deux personnes me demandaient. Je vis ces personnes: c'étaient deux Américains, types du plus pur yankee, qui se présentèrent à moi comme des amis inconnus; ils désiraient lu mes livres, disaient-ils, et ils désiraient vivement me voir. Je les remerciai; puis, pensant qu'ils étaient désireux d'assister à une séance, je leur offris de les faire placer.

—Non! répondirent-ils, tout ce que nous désirons, c'est de voir la salle des séances.

Je les y conduisis. A peine entrés, sans même jeter un coup d'œil à la ronde pour saisir l'ensemble de la salle, ils me demandèrent:

—Pourriez-vous nous indiquer la place de M. Gambetta?

Très-surpris de cette curiosité, j'accédai cependant à la demande singulière de mes Yankees et je leur désignai la stalle où M. Gambetta, qui n'était pas alors président de la Chambre, siégeait habituellement. Aussitôt, les deux Américains, l'un après l'autre, froidement, posément, méthodiquement, les lèvres closes, l'air sérieux, le regard fixe, en gens chargés d'accomplir une besogne grave et demandant de la précision, s'assirent dans la stalle, se levèrent et se rassirent de nouveau, l'un après l'autre, comme s'ils essayaient la solidité du siège. Stupéfait, j'assistais à cette scène en cherchant à comprendre cette singulière manière de visiter la Chambre des députés, quand l'un des Yankees me demanda:

—Monsieur Louis Blanc, auriez-vous la bonté de nous montrer aussi votre place?

Curieux d'observer leur manège devant ma place, je les y conduisis. Arrivés là, sans desserrer les dents, comme la première fois, ils s'assirent à ma place, se levèrent alternativement et se rassirent, et cela chacun à son tour, comme deux gymnastes répétant un exercice.

A la fin, ils tirèrent de la poche de leur jaquette un calepin et inscrivirent: "Chambre des députés, Versailles. Assis dans les fauteuils des honorables Gambetta et Louis Blanc, députés."